

D'un corps à corps tumultueux émergea une jambe qui tenta un croche-pied. En vain. Puis un bras s'enroula autour d'un cou qui réussit à se dégager comme par miracle, juste avant l'étouffement. C'étaient deux jeunes garçons qui se battaient. Ils pouvaient avoir dans les quatorze ans. Leurs silhouettes féroce­ment emmêlées évoquaient une espèce de centaure déchaîné qui piaffait, hâlait, crachait, râlait en faisant un bruit de soufflet de forge. Visiblement plus rien ne comptait que cette étreinte sauvage, ce jeu mortel d'autant plus impressionnant que le combat paraissait inégal. En effet, si l'un était massif, râblé, tout en muscles et en puissance, l'autre avait un long corps filiforme, gracile, donnant l'impression qu'il allait se briser à tout instant. Or, curieusement, c'était le plus fort qui avait le visage tuméfié. Un mince filet de sang coulait de ses narines épatées. Il avait un visage épais, des cheveux très noirs, emmêlés en boucles désordonnées, le front bas. Il y avait en lui quelque chose de brutal et de naïf. Le plus grand, au contraire, même aux pires moments, conservait un

sourire lointain et narquois comme s'il était certain de l'emporter. C'était sa façon à lui de narguer son adversaire, de lui faire perdre son sang-froid. Cependant, un coup plus violent que les précédents le fit grimacer de douleur, et ses immenses yeux d'un beau gris bleuté furent traversés d'un bref éclat d'une dureté glaciale. De la sueur coula dans son cou et sur le débraillé de la poitrine. Ils étaient souffle contre souffle, haine contre haine. Un nouveau coup atteignit au menton le plus grand, qui mit un genou à terre. Il se redressait, quand il fut repris par la tenaille de deux bras musculeux. Ils s'arc-boutèrent un instant l'un contre l'autre avant de rouler sur le sol. Leurs godillots soulevèrent un amas de feuilles mortes. Des fauvettes jaillirent d'un buisson d'églantiers en poussant de petits cris effrayés.

Pour éviter d'être mis définitivement hors de combat, le plus grand se déroba avec une agilité d'anguille. L'autre bondit, essayant de l'attraper par les jambes, mais manqua la prise et s'étala de tout son long.

– T'as l'air complètement idiot, mon pauvre vieux, persifla le plus grand.

Le poing qui fendit l'air le manqua de peu. On entendit alors un bruit de tissu qui se déchire.

– Merde, ma chemise, fit le plus grand, qui s'appelaït Florian.

Il essaya tant bien que mal de la décrocher des ronces, mais il ne réussit qu'à agrandir la déchirure.

– Je m'en fous, je dirai que c'est ta faute, et ma mère te flanquera une rouste, fit-il.

Parler était une erreur. L'autre se rua sur lui avec une force de taureau, et, de nouveau, ils se retrouvèrent à terre. Ils glissèrent au fond d'un fossé où coulait un ruisseau. Autour d'eux jaillit une gerbe d'écume et de vase. Comme si le contact de l'eau les avait purgés d'un coup de toute leur agressivité, ils éclatèrent de rire en même temps. Florian se rejeta en arrière, le dos sur le talus, les yeux mi-clos tournés vers le ciel, laissant filtrer une lueur espiègle et enjouée. Comme une scène soigneusement répétée, le plus petit, Pierre, lui écrasa la poitrine de ses deux genoux tout en lui clouant les épaules au sol.

– Alors, t'es satisfait ? demanda Pierre.

– C'est bon, t'as gagné, petit frère. Tu es le plus fort, mais moi, je suis le plus intelligent, tête de pioche... Enlève-toi, j'étouffe.

Pierre ne paraissait guère décidé à relâcher son étreinte. Au contraire, il pesait de tout son poids sur la poitrine de Florian. Depuis belle lurette, ils avaient oublié pourquoi ils se battaient. Il suffisait d'un mot de travers, d'un accroc dans la belle ordonnance de la journée, que l'un décide d'aller dénicher des nids d'hirondelles et que l'autre refuse, et ils se foutaient sur la gueule avec des voluptés de jeunes mariés. Cela durait depuis des années, depuis l'époque de la photographie posée sur le piano d'Ariane, la sœur de Florian, où on les voyait curieusement affublés de ridicules robes de filles à carreaux comme en portaient tous les garçons en bas âge. Ils avaient quatre ans.

– J’ai les pieds trempés. Laisse-moi me relever, sinon je vais attraper la mort !

Les brodequins de Florian étaient incrustés dans la vase du ruisseau tandis que l’eau clapotait autour de ses mollets. C’était un ruisseau à cresson qui alimentait le lavoir avant de se jeter plus loin, en aval, dans la Sauldre. Pierre libéra Florian à contrecœur. Il y avait en lui une forme secrète de jubilation à affirmer sa force. Tous les deux se débarrassèrent des feuilles et des brins de fougère qui collaient à leurs vêtements. Ils sursautèrent quand ils entendirent le cri d’un geai niché dans le creux d’un chêne.

– Si on rentre comme ça, on va se faire sonner les cloches, dit Florian.

– Pour se récurer, rien de tel que le lavoir, proposa Pierre.

– Excellente idée ! Parfois, tu sais te servir de ta tête.

Pierre montra ses deux poings. Florian fit celui qui n’avait rien vu. Ils s’éloignèrent en pataugeant dans l’humus spongieux, faisant craquer des branches mortes à leur passage. Qui aurait pu imaginer que, quelques instants auparavant, ces deux-là cherchaient à se briser les os ? Comme par enchantement et d’une façon totalement incompréhensible, ils avaient effacé la moindre trace d’hostilité entre eux. Même si Pierre, conservant son air d’animal aux abois, donnait l’impression qu’il n’avait pas tout à fait jeté sa rancune aux orties. Il avait dit innocemment à Florian que sa mère était partie chez le boucher acheter du mou de porc

pour faire un ragoût. L'autre l'avait regardé d'un air effaré avant de s'esclaffer :

– Vous mangez du mou chez vous... D'habitude, c'est pour les chats !

Pierre s'était senti humilié, comme souvent avec Florian. C'est sûr que ces messieurs-dames du château ignoraient les bas morceaux. Ils pouvaient se payer les meilleurs en faisant trimer les autres. Le mou était un plat de pauvre. Pierre s'était rué sur Florian. La dernière fois qu'ils s'étaient battus, c'était à la suite d'une remarque de Florian sur sa chemise décousue.

– Regarde, elle a l'air d'une loque... Ta mère n'a donc pas de quoi acheter du fil ?

– C'est ton nez qui va être en loques !

Cette fois-là, ça avait carrément tourné au vinaigre. Florian s'était retrouvé avec un superbe arc-en-ciel autour de l'œil, la jarretière des anges, comme on l'appelait en Sologne. Le soir, quand il avait dû expliquer à sa mère pourquoi ils s'étaient battus, elle s'était mise en colère et l'avait obligé à aller présenter ses excuses. Malgré cela, ils donnaient l'impression de ne pouvoir se passer l'un de l'autre, et Pierre redoutait le jour prochain où Florian partirait en pension au lycée d'Orléans. Son avenir à lui était déjà tout tracé. S'il obtenait son certificat d'études, il partirait en apprentissage à la briqueterie de Ligny-le-Ribault.

Tandis qu'ils marchaient en silence sur un chemin empierré, Florian avait retrouvé cette élégance naturelle qui le rendait si séduisant aux yeux d'une mère qui le couvait. Il fallait le voir

encore aujourd'hui s'asseoir sur ses genoux, lui entourer les épaules de ses deux bras avant de se pelotonner contre son long cou de cygne. Florian ressemblait à sa mère ; il n'y avait aucun doute quand on les voyait l'un contre l'autre. Même visage aux lignes fluides, même bouche large, mêmes longs cils recourbés qui donnaient du velours à leurs regards.

– Tiens, mon grand dadais a encore un gros chagrin. Il a besoin de se faire consoler, disait sa mère.

Lorsque Pierre assistait à ces démonstrations d'affection, il était gêné et détournait la tête. Il les trouvait impudiques, surtout quand la mère de Florian éprouvait le besoin de le prendre à témoin et de lui poser des questions.

– Toi, Pierre, tu dois savoir ce qu'il a, mon petit. Dis-moi ce qui le chagrine.

Et quand le fils commençait à caresser les cheveux de sa mère, Pierre était mal à l'aise et il lui était arrivé plus d'une fois de rougir devant ces démonstrations de tendresse. Un jour, Yveline Maffre d'Harencourt soupira « Tu es ma consolation, mon chéri » avant de se mettre à mordiller l'oreille de son fils. Elle lui passait tout. Quand ils étaient ensemble, le monde extérieur cessait d'exister pour eux. Florian profitait de la situation. La tendresse de sa mère ne pouvait rien lui refuser. Elle venait de lui offrir un splendide pur-sang. Il l'avait baptisé Ouragan. Pierre ne s'approchait de l'animal qu'avec crainte. Et derrière les faux airs de chattemite d'Yveline, ce n'était pas difficile de devi-

ner déjà la tigresse jalouse qui sortirait les griffes dès qu'une autre femelle s'approcherait de trop près de son petit. « Petit », façon de parler... Florian la dépassait déjà d'une bonne tête.

À l'approche de Brinon, le ruisseau prenait ses aises avant de se jeter dans la Sauldre, en amont du lavoir dont les murs en briques rouges étaient couverts de vigne vierge. Le lavoir était vide. C'était surprenant, car d'habitude, il y avait toujours une ou deux femmes agenouillées, en train de savonner un caraco, de battre un drap ou de rincer un jupon. Ces vêtements portaient souvent des traces de reprise, car on les usait jusqu'à la corde, mais personne n'en avait honte. En lavant son linge au vu et au su de tous, c'était une partie de son intimité qu'on abandonnait aux autres. On avait surnommé le lavoir « la volière », car on y mordait le cancan à pleines et belles dents. Sans méchanceté. Celle qui en faisait les frais avait le seul tort de ne pas être là. On y riait aussi beaucoup entre deux coups de battoir. On s'y disputait parfois à cause d'un morceau de savon ou d'une boule de bleu. Surtout, on vous y consolait quand un mari rentré un peu trop saoul, un soir de paye à la briqueterie, avait gueulé trop fort et que ça se voyait sur votre figure. Quelquefois, il y avait aussi un amoureux qui attendait dehors une servante en bourrant une pipe de tabac ou en roulant une cigarette. Jamais il n'aurait osé entrer dans la volière ; il aurait eu bien trop peur de se faire écharper. Pierre savait que c'était de cette façon que Léon Fauconnier, son père, avait fait la cour à Louise Vignon, sa mère. Un jour qu'il

avait les yeux plus brillants que d'habitude parce qu'il venait de fêter la Saint-Honoré, le patron des boulangers, avec des copains, il avait lancé à table :

– T'as pas idée comme ta mère était jolie avec ses grands yeux noisette, pleins de paille d'or, et sa taille de guêpe. C'est bien simple, c'était la plus jolie fille de Brinon. Tous les garçons lui faisaient des mines...

– Arrête donc de dire des bêtises !

Mais Pierre avait bien vu que ces compliments faisaient plaisir à sa mère. Son père avait poursuivi, parce qu'une fois qu'il était lancé, c'était impossible de le faire taire.

– J'allais l'attendre au lavoir... Je m'en suis coltiné, des brouettes de linge, rien que pour avoir le droit de poser un œil sur elle. À l'époque, ta mère était si timide qu'elle regardait la vie par en dessous.

Pierre n'avait jamais compris ce qu'il entendait exactement par là, mais sa mère avait fait les yeux ronds à son père en rougissant.

– Tais-toi donc, grand imbécile, il y a des choses que les enfants ne doivent pas savoir, avait-elle dit. Pierre se souvenait qu'à ce moment-là, l'éclat qui brillait dans les yeux de son père, un instant auparavant, s'était brusquement éteint comme si une autre idée lui était passée par la tête, et un silence gêné s'était installé autour de la table. Le lavoir était la gazette de Brinon.

En ce début de printemps 1912, qui jusqu'ici avait été morose et pluvieux, c'était la première fois

que le ciel était vraiment limpide. Sans le moindre nuage.

Si Pierre et Florian avaient été plus attentifs en se précipitant à l'intérieur du lavoir, ils auraient remarqué la caisse à laver abandonnée contre la margelle du bac. Un simple coup d'œil leur aurait suffi pour se rendre compte que le chandail de laine posé sur de vieux journaux au fond de la caisse conservait l'empreinte de deux genoux osseux, ce qui signifiait que la propriétaire ne devait pas être loin. Il ne leur fallut que quelques secondes pour se retrouver nus comme des vers et pour se glisser dans l'eau du bassin. La tentation était trop grande. Ils se mirent à se poursuivre en courant comme des fous au milieu de l'eau qui leur arrivait aux genoux. Quand ils en eurent assez, ils se servirent de leurs mains comme de battoirs pour s'arroser copieusement en poussant des cris aigus qui résonnaient dans le lavoir. Au milieu de ce vacarme, ils n'entendirent pas la vieille Ida Lacordière arriver. Elle mit ses mains en porte-voix pour hurler :

– Dieu du ciel, regardez-moi ces vauriens avec leurs engins ridicules qui ballottent dans tous les sens ! J'ai jamais rien vu d'aussi laid. C'est à vous dégoûter des hommes pour le restant de vos jours.

Elle partit d'un grand rire qui réussit à secouer sa maigre poitrine. Les deux garçons restaient pétrifiés sur place en essayant tant bien que mal de masquer leur impudeur avec leurs mains croisées, ce qui ne fit que redoubler le rire de la femme.

– Allez, ouste, sortez de là. Vous allez finir par empoisonner l'eau du lavoir.